

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

## Revue Critique et Littéraire

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 5. Québec, 2 Décembre, 1843, No. 5.

### Mélanges Littéraires

FONDS A VENDRE.

Suite et fin.

Quand Gallet eut entendu cette fatale nouvelle, il recommença sa promenade dans sa chambre : de grosses gouttes de sueur inondaient son visage ; il allait, il venait ; son pied heurtait les chaises.

Comme c'est possible ! dit-il ensuite de l'air d'un homme qui fait une objection à laquelle il ne croit pas lui-même, une mère qui vient d'annoncer son fils ; une grande dame, une marquise du faubourg Saint-Germain qui arrive tout express ans sa belle voiture pour m'empêcher d'être... Et qu'est-ce que cela lui fait à cette dame ?

Le voici, répondit la marquise ; d'abord il est du devoir d'une mère d'empêcher son fils de se livrer à une passion criminelle, de perdre une jeune femme, de déshonorer un mari ; ces choses-là ont quelque poids au faubourg Saint-Germain comme ailleurs, Gallet ; ensuite M. le marquis et moi nous voulons marier Anacle ; nous avons pour lui une jeune fille riche, noble comme nous, et cette fatale passion lui fait méconnaître ses devoirs et entreprendre notre volonté.

Mais c'est donc vrai ? s'écria Gallet avec désespoir.

— Hélas ! je voudrais me tromper.

— Ah ! dit encore Gallet, que je suis malheureux ! Je me suis laissé aller à mon amour pour une fille sans père, ni mère, ni parens, pour une enfant trouvée, madame la marquise, une femme qui ignore sa naissance... Si elle avait une mère, j'irais la trouver, je lui dirais : voilà votre fille, gardez son honneur et le mien, ne la quittez pas... je tuerai votre fils, madame.

— Pour cela je suis tranquille, dit la marquise avec dédain, mais parlons raison : pensez-vous que je sois venue pour autre chose que pour vous sauver ? Ecoutez-moi donc bien. Mon fils ne renoncera pas à son amour ; votre femme ne l'aime pas encore, mais elle peut l'aimer demain, elle peut succomber dans quelques jours, il faut prendre un parti violent, il faut fuir.

— Où aller ?

— Remarquez que je ne vous propose pas de quitter votre femme, mais de partir avec elle.

— Où aller ?

—Je sais que vous l'aimez, Gallet, et que vous aurez toujours pour elle les soins et les égards qu'elle mérite.

—Où aller ?

—A Londres.

—Et le moyen ?

—Ne suis-je pas là ? Vous êtes en communauté de bien !

—Oui, madame la marquise.

—Combien vaut votre magasin ?

—Dix mille francs.

—En voilà vingt mille ; et votre mobilier ?

—Quinze cents francs.

—Voilà mille écus.....prenez, mais à une condition.

—Laquelle ?

—Regardez sur le boulevard. Derrière ma voiture il y a une chaise de poste ; le postillon est sur son cheval, vous trouverez du linge dans des malles. A Londres demandez 18, Newgate-street ; vous serez reçu par des amis auxquels je vous ai recommandé, et une boutique de tabletterie plus belle que celle-ci vous attend ; vous n'aurez qu'à vendre. Mais pas un mot ni à voisins, ni à vos parents ; que votre femme ne s'arrête pas pour prendre un chiffon. Maintenant tout ceci est à moi ; voilà des passeports. N'écrivez jamais, ne souffrez pas que votre femme reçoive une ligne de France, ou vous êtes perdu, ou huit jours après mon fils court vous enlever votre femme à Londres..... Ah ! il faut que j'embrasse Agathe.

La marquise descendit le petit escalier en spirale, elle passa ses bras autour du cou de Mme Gallet qui pleurait ; peut-être avait-elle entendu ! L'amour devine tout et comprend tout. M. Gallet prit sa femme par la main ; il la conduisit sans mot dire jusqu'à la chaise de poste ; la portière s'ouvrit, les époux montèrent, la portière se referma et le postillon fit prendre le galop à ses chevaux.

—Tiens, dit un voisin, voilà M. et Mme Gallet qui partent en chaise de poste ? Heureusement ils m'ont payé hier leur dernier billet.

—J'avais toujours pensé que Mme Gallet serait n'levée, mais pas par son mari, ajouta une voisine.

La marquise remonta dans la chambre à coucher des deux époux ; tout lui appartenait comme elle l'avait dit : Mme la marquise avait une boutique, des jeux de dames, des jeux d'échecs, des tabatières des bilboquets ; elle avait la défio-que de Mr. Gallet, la garde-robe de madame et un apprenti qui entra au moment même et se mit à garder le magasin, sans savoir que ses maîtres couraient la poste et qu'il ne les verrait plus. Quelques momens après, un jeune homme parut sur le seuil du magasin.

—Henri, dit-il à l'enfant en lui mettant un napoléon dans la main, M. Gallet est sorti, n'est-il pas vrai ?

—Oui, monsieur, il doit être au café.

—Et madame Gallet ?

—Elle doit être dans la chambre ; on a remué la-haut.

Le jeune comte Anatole de Mareuil s'élança dans le petit escalier.

—Agathe ! Agathe ! dit-il en se précipitant dans la chambre, écoutez-moi ; je vous aime, vous le savez, n'est-il pas vrai, et vous m'aimez aussi ? Ah ! Agathe, ma vie, mon sang, je donnerais tout pour un regard, pour un de vos sourires doux et tristes, pour un serrement de main.

Mme de Mareuil se retourna, et le visage couvert de larmes, elle dit tristement :

—C'est votre mère, Anatole.

— Vous ! vous ici, madame ! et Agathe ?

— Agathe est partie, mon ami, vous ne la reverrez plus ; plus jamais.

— Partie, madame, et qui a pu se permettre de disposer d'elle ?

— Son mari apparemment.

— Son mari, partir pour toujours, quand tout le retient à Paris ! Quand il ne peut pas vivre ailleurs ! Ah ! non, madame, le coup ne vient pas de lui, mais de vous. Eh ! grand Dieu ! qui vous obligeait à épier mes amours pour les traverser ! Pourquoi, comme toutes les mères, ne pas fermer les yeux sur les passions, ou si vous voulez sur les fuites que vous devez ignorer ? Qui est-ce qui vous forçait à garder l'honneur de M. Gallet et la vertu de sa femme !

— Mon fils ! mon fils ! s'écria la marquise.

— Non, madame, non, vous ne savez pas combien vous avez déchiré mon cœur, vous ne connaissez pas la plaie que vous venez de faire. Vous ne pouvez pas vous figurer, madame, avec quelle ardeur j'aime cette femme que vous m'arrachez...

— Taisez-vous, Anatole, taisez-vous, au nom du ciel !

— Oh ! ma vie entière sera employée à chercher cette femme sans laquelle je ne puis pas vivre ; je fouillerai tout les coins du monde...

— Non, Anatole, vous ne désespérez pas votre mère, vous lui obéirez, vous ne la quitterez pas.

— Adieu, madame ; que le ciel vous donne autant de joie que vous me donnez de douleurs... Vous ne me verrez plus.

— O Dieu ! s'écria la marquise, le ciel est juste, il me punit.

— Adieu, madame.

La marquise désespérée s'élança vers son fils, elle le saisit par ses vêtements, elle se traîna à ses pieds :

— Eh bien ! dit-elle, puisque vous êtes impitoyable, puisqu'il me fait choisir entre redouter sans cesse un crime ou rougir à vos yeux ; ou endurer désormais votre mépris, le mépris d'un fils !... Anatole, vous étiez bien enfant, votre père fit une longue absence... Ah ! je ne sais pas si j'aurai la force d'en dire d'avantage... Agathe est votre sœur.

La marquise tomba évanouie aux pieds de son fils ; on la reporta mourante dans sa voiture, et le lendemain sur les volets fermés du magasin de M. Gallet, on lisait : *Fonds à vendre* :

MARIE AYCARD.

## LE FANTASQUE.

2 DÉCEMBRE, 1843.

### GRANDE NOUVELLE DE KINGSTON RÉSIGNATION DU MINISTÈRE PROVINCIAL.

La malle de ce matin apporte la nouvelle de la résignation du ministère à l'exception de Mr. Daly. Il paraît que le samedi précédent les ministres tinrent conseil pendant plusieurs heures avec le gouverneur, dinèrent avec lui et le quittèrent en bonne humeur. Lundi dernier à dix heures du matin, comme la chambre siégeait, l'Hon. Mr. Lafontaine annonça que lui et ses collègues avaient offert leur démission au gouverneur qui l'avait acceptée, et déclara qu'ils ne gardaient leurs charges que jusqu'à la nomination de leurs successeurs. En

ce moment messieurs Daly et Wakefield voulurent se lever pour empêcher Mr. Lafontaine de donner des explications croyant que telle était son intention; ils furent interrompus par de vifs rappels, à l'ordre. Mr. Lafontaine dit alors que sous peu de jours il donnerait l'explication de leurs raisons pour agir ainsi, et que la chambre ne pourra qu'approuver leurs motifs.

On parla à Kingsin d'une prorogation et même d'une dissolution!

On a remarqué que Mr. Neilson n'était pas à sa place et les soupçons étaient qu'il ferait partie du nouvel ordre de choses. Qui peut prédire à quoi tout cela pourra conduire? Nopi soimmes bien sorcier; mais nous ne l'essaierons pas.

Pauvre Canada! Pauvres Canadiens! vous voilà donc aussi reculés qu'il y a un an, qu'il y a deux, trois, six ans! et pourtant bien des louis ont été sacrifiés "pour le meilleur gouvernement de la Province" comme il est dit dans les documents officiels! Si ces résignations importantes ont pour résultat de montrer seulement que le sort du pays, même avec un gouvernement responsable, doit dépendre des idées privées d'un gouverneur, nous n'en sommes en affligés; si au contraire, elles pouvaient achever de démontrer ce que nous avons toujours prêché que la marche tranquille et efficace des affaires avec des hommes comme les Hauts-Canadiens est chose impossible, alors nous nous en rejouirons.

D'ici à quelques jours il faut s'attendre à bien des conjectures; en voici déjà. Selon quelques uns un nouveau ministère serait formé sous peu, ayant à sa tête Messrs. Draper et Wakefield; selon d'autres Messieurs Catwright, Sherwood, MacNab, Daly, et Draper formeraient la nouvelle administration. Ceux qui sont les plus prodigieux envers le Bas-Canada lui donnent avec des torques renforcés pour le Haut-Canada, Messieurs Caron, Viger, Black, Wakefield et Daly pour le Bas, c'est-à-dire 2 canadiens-français contre 12 anglais, irlandais, écossais....! Bah! Bah! Bah! tout ça est absurde! Et cette chère loi d'éducation, la voilà donc ajournée!

A Bas l'Union! dig don! don! don! dig, don! dig, don! sonnez le tocsin! Hourra pour le rappel! Tous vos replâtrages, vos emplâtres, vos tâtonnements; c'est de l'onguent miton-mitaine. Il y a long-tems que nous le disons!

SUITE DE L'ÉPIQUE DE SIR CHS. METCALFE A LORD STANLEY.

Non, non, je ne suis pas d'humeur à me laisser périr vulgairement au fond des forêts du Canada, comme un simple Thomson, comme un pauvre Bagot. Vous savez que je suis venu dans ce pays-ci en amateur, uniquement pour ma distraction particulière; mais au double le plaisir quand il peut coûter la vie. Mes prédécesseurs étaient venus chercher dans ces infortunées contrées les moyens de rapiner leurs fortunes et garnir si cela se pouvait leur gousset; ce cher Bagot avait une nombreuse famille, de haute naissance, aimant la dépense; l'étalage, et passait son temps à satisfaire ces petits goûts aristocratiques; une chose qui m'a toujours surpris c'est de savoir comment il a pu faire pour se retirer pauvre du service diplomatique après des années d'ambassades et de missions étrangères; c'est un fait inoui; le cher homme n'était pas de ce siècle; il avait à n'en pas douter, quelques vertus cachées, quelque secret désintéressement; car les subides, les frais de voyages, les dépenses de bureau, de représentation, les frais de corruptions, salaires d'espions, honoraires de sous-employés et cette kyrielle d'items qui accompagnent ordinairement les mémoires de ces sortes d'employés et que nos ministres paient en fermant les yeux, parcequ'il ont besoin de la même indulgence; tout cela en un mot l'eût pu mettre en état de se dorer le bout des oreilles; mais comme je vous l'ai dit, il y avait chez lui vice capital; il avait probablement de la conscience. Je n'en dirai pas autant de Sydenham, s'il avait grand siff. d'argent ce n'est pas parcequ'il n'en avait pas; c'était un spéculateur qui aimait la richesse non point tant pour les plaisirs qu'elles procurent, mais par la satisfaction qu'il éprouvait à les acquérir par son adresse; il était comme ce voleur américain, dont on a parlé il y a quelques années, qui déclara en plein tribunal, que souvent il jeta au feu, à la rivière ou distribua fréquemment aux pauvres l'argent qu'il avait escroqué au péril de sa vie et qu'il offrit de rendre constamment ce qu'il déroberait pourvu qu'on lui permit l'agréable occupation de le voler. Sydenham était comme ça; à l'exception qu'il ne rendait rien, ne

Je tait rien au feu ni ne distribuait rien aux pauvres ; et puis il se faisait accompagner d'une certaine suite qui lui coûtait passablement gros. Une femme peut, dit-on, ruiner un Crésus, mais trente-six épouses, bon Dieu ! enfin, quoi, c'est pour cela que je suis resté garçon !

Mais pour revenir à ma mission dans ce pays je dois vous répéter que quand j'acceptai l'honneur que notre jeune reine voulut me faire je n'avais nulle idée des difficultés que je devais rencontrer ici, je croyais pouvoir mener les partis par le bout du nez ; je croyais qu'avec des promesses, de beaux discours du trône, des places aux plus criards je contenterais tout le monde ; mais, non, d'une mulâtresse, ils connaissent tous ces tours là sur le bout du doigt ; nos gouverneurs ont usé la politique de ces pays-ci jusqu'à la corde ! Ne me parlez pas d'un gouvernement responsable pour un pays qui n'est pas indépendant ; c'est absurde, surtout pour un gouverneur ; j'en mourrai d'ennui si auparavant je ne crève de dépit. Que quelque chose cloche dans la machine ; que le discours officiel les invectives ; les journaux s'évertuent à m'acquiescer de leur mieux, à m'accuser d'ineptie, de partialité ; si je fais une politesse à quelque gentilhomme dont les manières me plaisent, les gazettes du lendemain se perdent en conjectures au milieu desquelles ma pauvre réputation est couverte de fort vilaines éclaboussures. Par exemple, que quelque loi plaise ; qu'un document soit tracé, à ma demande expresse, dans un esprit de conciliation et de libéralité, c'est tel ou tel ministre qui en reçoit tous les éloges.

Je vous le dis, milord, les peuples de ce monde-ci ne sont point faits pour le gouvernement monarchique constitutionnel dont ils ne veulent nullement comprendre ni les subtilités ni le mécanisme ; ils ne savent point apprécier cette forme agréable d'administration où la meilleure tête est celle qui n'a pas de tête ; où le roi qui remplit le mieux sa charge auguste est celui qui de tous est le plus sot, le plus inepte, le plus bête, le plus griné, le plus cruche, le plus bûche ; ces gens-là sont bons tout au plus à faire des républicains.

Comme je vous l'exprimais donc, cher Stanley, au commencement de mon épître, je suis situé le plus singulièrement du monde. Lorsque notre unique et regretté Bagot eut intronisé le gouvernement responsable, le concert d'administration qui s'éleva soudain empêcha d'en apercevoir les inconvénients, de même que les violons, le tambour et le bruit de la fête au jour d'une noce couvrent la voix acariâtre de l'épouse, empêchent de remarquer l'humeur bourru de l'époux. Les éléments nombreux de discorde qui existent dans le vilain ménage du Canada commencent tout de bon à se faire jour ; on se chicane à propos de tout, et à propos de rien on se pince, on se montre le poings. Vous aurez vu par les journaux que la question du siège du gouvernement est terminée et que la majorité des représentants du peuple veut aller à Montréal ; mais, mon cher, vous ne sauriez vous faire la moindre idée des gros mots qui se sont débités à tire de langue durant la discussion. C'est sans doute à ma mauvaise étoile que je dois d'avoir vu se décider sous mon règne cette question que mes devanciers avaient adroitement tenue en suspens. Si cela n'amène pas la dissolution de l'état de chose actuel il faudra faire jouer quelque mine que je ne connais point encore. Le usage qui se forme sur le gouvernement actuel du Canada est gros de tempêtes, gros de bouleversements et je crains fort qu'aux prochaines élections générales les membres haut-canadiens du ministère ne se fassent mettre à la porte de la chambre ; et par conséquent du cabinet, à moins qu'il n'aillent faire antichambre auprès de quelques électeurs du Bas Canada. Si ce manège réussit je serai bien content, mais j'en serai bien plus surpris.

Tout se fait ici dans l'intérêt du Canada Occidental quoique les trois seuls mi-

nistres de l'autre partie de la province l'emportent par les talents et les connaissances ; mais tout ça est inutile, ils sont trop honnêtes ; s'ils sont plus savants, les autres sont plus habiles et en fait de gouvernement la ruse et l'astuce mettent dans leur poche le savoir et l'intégrité. Quoi qu'il en soit, tout va de mal en pire et je désespère de pouvoir mener à bon port le fragile canot canadien. Nous avons beau chanter : *Row, brothiers, row* ; les uns tirent à droite, les autres à gauche et l'on est à chaque instant au moment de culbiter.

A propos, Milord, vous savez qu'autrefois j'eus un cancer à la joue ; je me sens un léger picotement dans ces environs ; ayez donc la bonté de me faire rappeler au plus tôt ; ça devient sérieux car je crois qu'à Kingston on peut mourir de la morsure d'une puce ; Sydenham y est bien mort d'une promenade à cheval. Si jamais je puis sortir une fois de cette galère soyez sûr qu'on ne m'y rattrapera pas. Envoyez-moi rapacifier les nègres, jongler encore devant les indous si vous voulez, mais au nom de tout ce qui vous est cher, tirez-moi du mauvais pas où dans un moment d'aberration mentale je me suis laissé fourrer.

*La suite à Samedi prochain.*

### MON DIEU GARDEZ-NOUS DE NOS AMIS

**Nous nous chargerons de nos ennemis !**

(PRIÈRE À L'USAGE DES CANADIENS.)

Un Journal qu'on nous assure encore être de Québec contient les compliments flatteurs suivants :

*“ Si on nous avait donné la loi d'éducation il y a 20 ans, nous ne combattrions pas aujourd'hui les bureaux d'enregistrement. Nous les demanderions avec force au contraire.”*

Cela veut dire que les bureaux d'enregistrement sont bons chez les peuples instruits ; mais comme nous sommes encore trop bêtes il faut les prohiber de toute notre force. Tuidieu ! comme messieurs les anglais vont se rengorger après ce tems-ci ; il vont prendre à la main le journal en question, s'ils peuvent par hasard rencontrer une personne qui le reçoive, et ils s'écrieront fièrement, “ Nous qui avons été à l'école depuis 20 ans nous voulons les bureaux d'enregistrement. Nous les demandons avec force. Il n'y a que des ignorants comme ces canadiens qui puissent les redouter ; lisez plutôt ce journal.” Il est vrai que les Canadiens pourront répliquer qu'on ne doit pas les tenir responsables des sottises qui se débitent en leur nom ; la chose n'en sera pas moins dite, écrite et prise peut-être au sérieux.

La même feuille se plante ainsi d'avance en martyr au sujet de l'excellente loi d'éducation —

*“ En défendant de toutes nos forces le bill d'éducation, nous faisons un acte de courage, nous froissons toutes les passions, tous les intérêts, dans le sens vicieux qu'on les entend généralement, et peut-être même nos propres intérêts puisque nous existons par le public. Mais en voulant produire pour ainsi dire, forcément, un bien immense à nos compatriotes nous nous soumettons d'avance au résultat qui pourra résulter de la position que nous prenons.”*

Il nous semble entendre l'honorable Monsieur Morin s'écrier en lisant les phrases ci-dessus : Mais quelle épouvantable loi, quelle loi tyrannique ai-je donc voulu donner à mes chers compatriotes qu'il faille un tel déploiement de courage pour en prendre la défense, que ceux qui l'approuvent se vouent ainsi d'avance à la ruine, à la vindicte publique ! Ou ma loi véritablement est exécrable, ou mes chers compatriotes sont des barbares qui veulent à tout jamais croupir dans l'i

ignorance... ou celui qui parle ainsi de ma loi est fou... ah oui! oui! il est fou; c'est vrai; je n'y songeais point; il est fou, fou, archifou... Cet être-là m'a donné la chair de poule, il a failli me rendre fou moi-même! Mais ce n'est rien; moi voilà consolé; allons travailler encore au bien de la patrie. Par exemple on devrait bien prier cet étourdi-là de se faire ou de ne pas me faire de pareilles peurs; en vérité un politique de ce calibre-là serait capable de tout gâter! J'aimerais cent fois mieux qu'il combattit ma loi que de le voir la défendre comme ça!

Dans le rapport de Mr. le surintendant de l'éducation, nous trouvons la phrase suivante :

«Le fait est que l'octroi des municipalités est prématuré pour les habitants du Bas-Canada; ils ne sont pas encore assez généralement instruits pour pouvoir prendre avantageusement la part effective qui leur est destinée, par conséquent il est impossible d'obtenir des conseils municipaux une coopération prompte et efficace.»

Ah ça! tout le monde s'est-il donc donné le mot pour chanter des sottises à ce pauvre Jean Baptiste? On en a pourtant bien voulu à lord Durham pour avoir laissé dire à son secrétaire Buller : *Ces ignorants Canadiens!* Eh bien nous croyons, nous, avec bien d'autres, que dès qu'on aura donné à nos habitants des lois municipales équitables on les verra marcher tout aussi bien que partout ailleurs. On les appelle ignorants parcequ'ils n'ont point voulu recevoir à bras ouverts comme libérales des lois qui les faisaient se taxer pour payer des employés nommés par d'autres! Nous n'appelons pas cela de l'ignorance! Ignorants vous-mêmes!

Lecteurs, bon lecteurs, avez-vous vu le Diable? — Ah mon Dieu! le Diable, dites-vous? Quel Diable? Le grand démon d'enfer? Ou bien ce vilain diable que par le tems qui court, bien du monde tire par la queue? Ah! ne nous en parlez pas! — Eh non, eh non, bons lecteurs, n'avez point peur ce n'est point cela du tout! C'est le Diable de Montréal; un diable innocent; un diable qui ne fait pas le moindre mal quoique pourtant ce ne soit pas manque d'envie; un bon diable; un diable qui ne tente personne! Quoi! vous ne l'avez pas vu! Eh bien vous n'y perdez pas grand chose, à moins cependant que vous n'aimiez les phénomènes; or vous savez qu'il y a phénomène et phénomène; tout ce qui sort de l'ordinaire est phénomène dans la nature; un Newton est un phénomène; un idiot est un phénomène (plus commun que l'autre à dire vrai); Rivarol de plaisante mémoire, était un phénomène d'esprit; le Diable bleu, de triste mémoire, est un phénomène de sottise. Par exemple il y a des phénomènes encore plus phénomènes; ce sont les gens qui trouvent le *Diable bleu* spirituel. Ça se montre pour quatre sous; ainsi ce n'est pas la peine de s'en passer..... pour une fois. Pourtant comme les tems sont durs et que vous n'aimeriez peut-être pas à jeter quatre sous à la voirie, je veux, moi qui le reçois gratis, vous en dire deux mots.

Imaginez donc une feuille qui n'est pas bien large ni bien longue mais assez épaisse et fort lourde. En tête se trouve un grand dessin salmigondis qui n'a pas grand rapport au titre du journal; c'est la vignette, imitée tant bien que mal, du *Charivari*. Un homme qui bat le tambour peut figurer assez bien dans un *Charivari*; mais nous ne voyons pas beaucoup quel rapport cela peut avoir avec un *Diable même bleu*. N'importe; comme œuvre d'un jeune canadien qui dit-on n'a pas appris le dessin c'est assez bien; s'il l'avait appris même ce ne serait pas mal encore. La sottise gît chez ceux qui lui ont donné ce sujet à graver. Vient après cela une longue chanson que vous connaissez et que votre grand-mère vous chantait il y a cinquante ans pour vous endormir et que le *diable* qui veut peut-être vous endormir aussi, qui sait? vous donne bonnement comme de son cru. Mais,



voyez-vous, les diables ne se piquent pas de la plus rare probité; aussi est-ce pour cela que quelques bons mots entrelardés avec les siens qu'on reconnaît de suite à la pesanteur, sont des anciennes connaissances de tout le monde.

Nous ne vous dirions rien, lecteurs et lectrices de certains articles comme celui de la mode et quelques autres qui n'ont pas grand sel; ce qui ne les empêche pas d'être assaisonnés d'expressions... hem! hem!... mais après tout, chacun son goût; il en est qui aiment ça; qu'y voulez-vous faire? Le reste est à l'aveugnant; il y en a pour tous les goûts... excepté le bon.

Yonons maintenant au morceau que le Diable qui est bleu nous adresse en réponse aux quelques mots que nous lui avons lancés pour l'exciter, pour le tâter, pour l'aiguillonner; pour voir s'il était aussi diable qu'il le disait, nous voulions mesurer la pointe de ses griffes, la longueur de ses cornes... mais nenni! nous n'avons rien trouvé; par exemple nous avons constaté vers le sommet de la tête, l'existence de deux corps allongés qui, de loin, peuvent avoir l'air de quelque chose, et en imposer aux badauds; mais de près, ce n'est rien... que d'immenses oreilles qui, à l'instar de celles d'un quadrupède assez bon diable virent, s'abaissent, se redressent en signe de colère ou d'impatience; mais qui ne sont pas dangereuses. Voici ce petit chef-d'œuvre:—

« Le Fantasque de Québec veut faire de l'esprit à mes dépens... justement comme je valais quelques minots d'orge, dont il pourrait se servir dans sa distillerie... Allons donc, monsieur le Fantasque ne prétendez donc point avoir à vous seul tout l'esprit du pays et quoique véritablement fantasque, soyez un peu plus modeste; car le monopole en cet article ne vous appartient pas encore; non plus qu'à votre petit paragraphe, que vous me lancez par la face en guise de soufflet, et dans lequel vous dites que la gravure, en tête de mon prospectus, est l'image d'une cruche: Voyez le malin! afin d'assourir sa soif, il pense tout d'abord de la conformation d'une cruche! Oh-hen! il peut bien parler des cruches; lui qui se faisait gloire d'être un petit pot, qui est de la famille des cruches. Et puis n'a-t-il pas agrandi son format; et n'a-t-il pas découvert qu'on s'apercevait qu'une petite cruche est plus passable qu'une grosse? et en conséquence il s'est prudemment rapetissé. Et puis le cher Fantasque, si unique, si spirituel, si je ne me trompe pas, il est sur son déclin; car s'il faut en juger, d'après les lois de la nature, comme toutes choses, il a commencé bien petitement, s'est élargi, et maintenant en proie à une villesse prématurée, il retombe dans l'enfance... Allons donc, ne vous voit-il pas bien bouchée, chère petite vieille cruche?..... »

Eh! eh! eh! eh! hi! hi! hi! hi! ah! ah! ah! ah! avez-vous vu tout votre son? non? eh bien chatouillez-vous un peu; ça viendra; c'est la précaution que nous prenons quand nous voulons nous amuser du *Diable bleu*. Mais tiens! je n'y pensais pas: le Diable bleu n'a pas mission de nous égayer; au contraire; rien n'est plus friste que la maladie qui porte ce nom. On dit même que le Diable bleu fait mourir d'ennui. Si c'est le but que s'est proposé son auteur, oh! alors nous lui en faisons nos compliments; en ce sens là il ne peut manquer de faire merveilles... pourvu toutefois qu'il ne meure pas auparavant lui-même, ce pauvre diable de Diable.

Les élections municipales ont eu lieu hier pour le remplacement d'un conseiller dans chacun des quartiers. En voici le résultat:—  
 Mr. G. O. Stuart au quartier St. Louis remplace Mr. Petry; dans celui du St. Pierre a été réélu ainsi que Mr. Laurin à St. Roch; Mr. Savard remplace Mr. Prendergast et Mr. Doran a été élu à la place de Mr. Méthot. Les cotiseurs élus sont messieurs G. Henderson, McQuilkin, C. Chateauvert, W. Patterson, A. C. Robinson et L. Carrier. De sorte que le conseil est à peu près aussi avancé qu'il était auparavant. On a perdu beaucoup d'un côté, gagné un brin de l'autre; ce n'était pas la peine de faire tant de bruit.